



" A REBOURS "

UNE RECHERCHE DE L'ABSOLU ?

*



Baudelaire, par lui-même (1860)

Qu'est-ce qui vaut à Baudelaire d'être l'objet de l'admiration de des Esseintes ? Essentiellement, d'avoir su aller plus loin que ses prédécesseurs, d'être "descendu jusqu'au fond de l'inépuisable mine"(1). Car la métaphore rapproche l'âme humaine, le mystère de la personne, de la configuration sous-terrainne de la mine où l'écrivain, aussi bien Baudelaire que les autres, descend quérir une substance qui s'avère, selon une nouvelle métaphore, plus végétale que minérale. A la différence de ces "botanistes" qui ont ressâssé une flore sous-terrainne déjà étiquetée, donc sans surprise, Baudelaire, nous dit Huysmans, a su atteindre à ces "végétations monstrueuses de la pensée"(2), à ces lieux enfouis où de secrètes maladies, de mystérieuses aberrations séjournent. Au lieu de se satisfaire d'une pérégrination dans le connu, Baudelaire a voulu davantage : en transgressant ou en transcendant un certain ordre,

(1) p. 183, l'édition utilisée est celle de la "Bibliothèque Charpentier", Fasquelle, 1955.

(2) id.

et, en fin de compte, c'est bien cela qui occupe Huysmans en 1884 - , il a cherché un "idéal de malade dépravation" - , retenons le mot idéal - , un "au-delà".

La quête de Baudelaire se ramène donc à ceci : échapper à un être-là d'où résulte l'ennui, exprimer cette rupture avec le continu de l'existence, avec l'identité d'une littérature qui désormais se répète, et obtenir par des moyens inhérents à un art revivifié, et mis au service de la quête, cette aptitude toute nouvelle du vers qui "(parvient) à exprimer l'inexprimable"(3). L'innovation consiste en une parfaite entente, en une heureuse harmonie, entre une quête spirituelle et un art renouvelé. Or échapper à une littérature qui tourne à vide, tenter une aventure spirituelle, c'est précisément ce que veut entreprendre un auteur qui a compris quelle était la faillite du naturalisme - , il en conservera néanmoins les méthodes -, et combien cette école était dépourvue d'idéal.

Il y a plusieurs lectures possibles d'A Rebours. On peut se contenter d'une lecture superficielle, qui répertorie les inventions, en juge l'excentricité. Des critiques ont remarquablement analysé la part de l'imaginaire dans le roman. Je voudrais proposer, pour ma part, quelques réflexions sur cette dimension qui me semble fondamentale : l'aspect spirituel dont les inventions, les innombrables recherches du héros, témoignent. Il me semble, aussi paradoxal qu'il paraisse, qu'A Rebours retrace les étapes d'une quête spirituelle qui échoue.



Quels sont, selon Huysmans, les moyens dont Baudelaire dispose pour mener à bien son entreprise ? Car il y a, entre des Esseintes et Baudelaire, la critique l'a souvent remarqué,

(3) p. 185.

d'étranges affinités, de troublantes similitudes(4). Baudelaire, nous dit Huysmans, est doué d'une "sensibilité irritée de l'âme"(5), mais aussi d'une "féroce de la réflexion qui repousse la gênante ardeur des dévouements, les bienveillants outrages de la charité"(6). L'auteur a affecté son personnage de caractéristiques semblables. Esprit indépendant, des Esseintes a été remarqué très tôt pour son intelligence qui le poussera invariablement à "raisonner"(7), à "spéculer", à sombrer parfois, comme pendant le cauchemar, dans un état de délire cérébral, qui est l'amplification d'une "manie raisonnante"(8). A cela s'ajoute, comme pour Baudelaire, une extrême acuité des sens, particulièrement de la vue, qui commande le déroulement des expériences. Rien que des Esseintes ne fasse qui n'ait pour fin la "joie de ses yeux"(9).

Muni de tels dons, pour reprendre un terme baudelairien, le personnage en est-il plus capable de mener à bien son aventure ? Car ce que des Esseintes veut tenter, loin de la ville et de la sottise, c'est une expérience de l'absolu. Ce que des Esseintes veut entreprendre, c'est une quête solitaire, intérieure et partant immobile, qui lui permette d'enfreindre toutes les limites de l'être-là, afin d'obtenir une réponse totale et définitive. Les moyens dont il use sont matériels, sensoriels. La question est de savoir s'ils sont adéquats ; mais cette question, des Esseintes ne se la pose pas. Car peut-on transgresser le sensible au moyen des sens ? Peut-on échapper aux innombrables conditionnements de la personne en

(4) Voir à ce sujet le numéro spécial d'A Rebours, n° 26/27 par JP. Somoff & A. Marfée.

(5) p. 184

(6) idem.

(7) p. 106

(8) p. 134

(9) p. 123

parachevant le pouvoir des sens, en les comblant d'insatiabiles délices ? Et un tel cheminement peut-il équivaloir à quelque transcendence, préluder à l'ascèse ? Le livre nous montre, en définitive, que la réflexion lucide, la sensibilité irritée du héros, ne sont pas de nature à lui ouvrir un chemin transcendant, qu'il n'y a pas de salut possible, de rédemption qu'on ne devrait qu'à soi-même. Je ne puis pas être, en refusant de servir, la cause de mon salut. C'est ce que laisse entrevoir la si émouvante conclusion où le héros, vaincu par l'énormité dérisoire de son entreprise, accède par lassitude, par désespoir, à un moment de lucidité extraordinaire, qui s'exprime par un cri.

*

Cette quête, où se déroule-t-elle ? La maison choisie, située à proximité de Paris, conjoint les deux aspirations contradictoires du personnage : l'enracinement et le voyage. Demeurer et partir, partir en demeurant, on sait que ce sera là le principe erratique, le mode de pérégrination qu'adoptera des Esseintes, et qui relève de l'auto-illusion. A ce projet correspondent les deux pièces principales : la salle à manger et la chambre.

La salle à manger "(ressemble) à la cabine d'un navire" (10), si bien que le héros "(se figure) alors être dans l'entrepont d'un brick" et "(se procure) ainsi, en ne bougeant point, les sensations rapides, presque instantanées d'un voyage au long cours"(11). Pièce destinée à l'éphémère instant du repas, elle est vouée au voyage, à un temps de métamorphose. En revanche, la pièce où se tient des Esseintes est ancrée dans un présent non périssable et marqué par la stabilité. Mais elle procède, comme la

(10) p. 47

(11) p. 49

salle à manger, d'un effet trompeur, puisque, à la façon du théâtre, mais inversement -, le décor de théâtre donne l'illusion du luxe avec de "vils oripeaux"(12), principe plus guère en usage aujourd'hui sur les planches où il convient de faire, selon les préceptes du misérabilisme engagé, le plus ennuyeux et le plus sale possible -, elle se sert "d'étoffes magnifiques pour donner l'impression d'une guenille"(13).

La stabilité cohabite avec l'instable. C'est ce que signifie la convergence des deux séries temporelles : un temps actuel, qui coïncide avec la trame narrative récente, l'emménagement et la vie à Fontenay; des temps passés, mal situés, rejetés dans un ailleurs spatio-temporel que désignent indifféremment les adverbies "jadis" et "autrefois". A l'expérience en cours s'ajoutent les expériences anciennes, que cette dernière récapitule et achève.

Le développement du rêve -, de la rêverie -, le déploiement du songe éveillé, se greffe sur un fond solide : n'y aurait-il pas, en fin de compte, dans l'ordonnance du livre, une illustration de cette esthétique où Baudelaire louait Liszt d'avoir su magistralement illustrer, et que commente le court poème en prose intitulé Le Thyrsé : autour du bâton rigide, s'enrubanne avec une extrême luxuriance, avec la plus exquise liberté, l'arabesque. Nous y retrouvons l'une des aspirations du poète, et non la moindre, qui consiste à vouloir unir les contraires, ce qui n'est pas éloigné de ce que veut faire des Esseintes.

Dans ce lieu d'invention qu'est la salle à manger -, c'est là que se trouvent l'orgue à bouche et l'aquarium multicolore -, l'ordonnance des repas est immuable. Et, à l'inverse, la chambre est le point d'ancrage dans la réa-

(12) p. 98.

(13) idem.

lité autour duquel se déroulent aussi bien les circonvolutions de la rêverie que les courtes promenades aux alentours, où l'imaginaire voyage, ce voyage qui se résorbe ainsi qu'il avait été décidé. Et l'enracinement dans le temps de la narration s'enrichit de la même façon, d'expériences antérieures que la mémoire pieusement conserve. En ce sens, A Rebours est un bilan et la dernière tentative pour échapper au drame de l'existence.

Car pourquoi s'être volontairement séparé des autres, pourquoi s'être reclus dans cette demeure ?



Des Esseintes a refusé une société avilie par le mercantilisme et la satisfaction de soi, la stupidité et le mépris de l'art. Dans son poème, "A une heure du matin", Baudelaire associe la vie à la ville. "Horrible vie! Horrible ville!" s'écrie le poète. Ici, de la même façon, en fuyant la ville, des Esseintes tente d'échapper à l'emprise de l'existence. Fuir la vie de la ville, c'est vouloir échapper au temps, à l'être-là dans sa dimension ontologique. Et "douloureux partout", atteint de spleen, érodé par l'ennui, des Esseintes se prend à rêver d'une "Thébaïde raffinée"(12), d'un "désert confortable"(13), d'une "arche immobile"(14). Chacune de ces expressions est contradictoire : les substantifs évoquent l'idée d'une ascèse purificatrice dans un lieu solitaire, mais les adjectifs corrigent la sévérité du projet, de

(12) p. 98.

(13) idem.

(14) D'ailleurs la parenté du poème en prose avec A Rebours est étonnante : "Enfin! Seul!" s'écrie le poète, et l'on sait que "Seul" avait été d'abord le titre du roman. D'ailleurs, comme le poème en prose, le roman s'achève par une prière.

même que la chambre de des Esseintes unira à une apparence austère les ressources d'un extrême confort.

On voit combien, à chaque fois, la poussée verticale est minée dès l'origine : dès sa conception, la quête de transcendance est vouée, par excès de sensualité, par la trop large place qu'elle accorde au sensible, à l'échec. Toutefois, cette vie douillette, sans similitude qu'extérieure avec celle des Chartreux, est-elle dépourvue de tout risque spirituel ? En fait, même s'il ne se sent "aucune vocation à la grâce" (l'expression est pour le moins curieuse), des Esseintes nourrit une secrète aspiration, un mystérieux désir, qu'il ne parvient pas à conceptualiser. Le rejet d'une enfance morne et douloureuse, mais aussi l'étrange et obsédante fascination qu'elle exerce, le refus d'une société dépourvue d'idéal, une existence d'adulte insipide, l'ont porté vers les formes les plus épicées de l'art, vers la décadence, la recherche des plaisirs interdits.

Quel est cet "idéal" auquel il prétend ? Quelque chose d'essentiellement nouveau, de foncièrement autre, qui ne se laisse épuiser d'aucune manière : une réalité supra-sensible dont la pensée se rassasie mais qui la dépasse, qui transcende le cercle clos de toute ancienne certitude. En d'autres termes, les "brumes des au-delà de l'art" définissent maladroitement ces régions éloignées, qui échappent à la saisie de la spéculation, ou de la visualisation. Ces "brumes" désignent un monde inconnu, indicible, non pas Quelqu'un, il est vrai, mais la possibilité que quelque chose, là-bas, existe :

"Ainsi ses tendances vers l'artifice, ses besoins d'excentricité, n'étaient-ils pas, en somme, des résultats d'études précieuses, de raffinements extra-terrestres, de spéculations quasi théologiques ; c'étaient, au fond, des transports, des élans vers un idéal, vers un univers inconnu, vers une béatitude lointaine, désirable comme celle que nous promettent les

Écritures"(15).

La quête est donc d'essence religieuse; elle vise à atteindre une "béatitude" et non plus un certain type de voluptés. Le vocabulaire procède par circonvolutions autour du but indéfinissable, pour en faire mesurer la mystérieuse nature, que rendent plus improbable, plus distant, les tentatives répétées que les termes "transports", "élans", désignent comme autant de velléités. Malheureusement, outre l'erreur qui est au point de départ, s'ajoutent divers conditionnements qui rendent plus attrayant "l'illégitime idéal des voluptés"(16), idéal contraire et plus tangible. Or, à force de vouloir "s'abîmer (...) dans d'originales extases"(17), des Esseintes s'avance sur un chemin qui va "à rebours" de ce à quoi il voulait atteindre.



Étrange aventure, en somme, que celle de ce personnage qui veut aller "vers l'inconnu" pour "trouver du nouveau", mais qui s'empêtre dans ses souvenirs et qui ne parvient jamais, en définitive, à échapper à sa prison : les sens, l'enfance, quelques oeuvres d'art. Des tableaux s'échappent des figures de cauchemar, de même que de son enfance remontent des souvenirs désagréables. Quant aux livres, ils assiègent le héros : il a même décoré ses murs en les reliant "comme des livres, avec du maroquin, à gros grains écrasés"(18). C'est dans cet univers extérieur et intérieur qu'il se livre à sa recherche d'un idéal. Quels sont les principes de l'expérimentation ?

Le premier principe est tangible. Il s'agit

(15) p. 114.

(16) p. 147.

(17) p. 148.

(18) p. 43

de l'accumulation. Ce n'est pas de l'intensité croissante, mais de la succession que doit jaillir la révélation. Chaque nouvelle expérimentation est censée apporter une nouvelle connaissance. Et de fait, dans cet étrange univers, tout relève de l'accumulation : collection de bouteilles, conjonction de fleurs rarissimes, rangées de livres. Mais chaque partie joue, à l'égard de l'ensemble, un rôle particulier qu'on ne peut isoler, un peu comme les instruments de musique dans une partition de Wagner. C'est de la conjonction paroxystique des effets qu'est censée résulter l'extase.

Le second principe est moral. Une dimension cruelle, maléfique, s'attache à ces expériences et confère à l'aventure entière une "fiévreuse exaltation"(19). D'une part, ces expérimentations sensorielles poussent l'être humain jusqu'à l'épuisement de ses possibilités, d'autre part, elles le font frémir de cette particulière satisfaction que procure la certitude de faire le mal. Déjà des Esseintes "ne (s'intéresse) réellement qu'aux oeuvres malportantes, minées, irritées par la fièvre"(20), mais encore, il se complaît sinon à pratiquer le sadisme - le livre en donne quelques exemples, - du moins à en savourer par la pensée la "joie tempérée par la crainte"(21). En quoi consiste le sadisme? en une pratique sacrilège, répond Huysmans, qui transfère à Satan "les hommages et les prières que l'on doit à Dieu"(22).

Enfin chacune de ces expérimentations présente un déroulement identique. Livré à la forte jouissance qu'occasionne la surprise toujours renouvelée de l'oeuvre d'art, ou de la sensation à laquelle il se soumet, des Esseintes, brisé, anéanti, s'effondre dans la stu-

(19) p. 86.

(20) p. 200.

(21) p. 202.


(22) idem.

peur, dans l'effroi. L'extase sensorielle, où l'intelligence, quoique médusée, paralysée par ce qui la dépasse, a néanmoins sa part, s'achève dans l'anéantissement de l'être, éreintement du corps et des nerfs qui ressemble à la mort. A l'ivresse succède un état moribond, où l'être, qui a franchi ses limites, se survit avec peine. On a, de ce fait, l'impression d'une catharsis à l'envers: qui annihile l'âme au lieu de la "purger". En se livrant à ces expériences, des Esseintes ne se fait-il pas, d'une manière plus subtile et plus systématique que ne le faisait Baudelaire, le terrible "bourreau de lui-même" ?

Toutes ces expérimentations qui tendent à arracher l'être à ses limites, par les voies de la sensualité, présentent un aspect mystique, mais de façon inversée. De plus, en s'entourant de tout un appareil quasi religieux, en jouant le rôle d'un moine sans divinité, il semble que des Esseintes provoque, défie ce Dieu en qui il ne croit pas. Or la quête à laquelle se livre le personnage, voilà bien, par héros interposé, ce que tente Huysmans de son côté, qui cherche désespérément, en tâtonnant, la lumière.

Et cette première tentative, qui est aussi bien un point d'arrivée qu'un point de départ, il faut la mener jusqu'au bout, même si, en définitive, elle doit échouer. A la différence de son héros, Huysmans, qui se délivre de la fascination qu'exerce la luxure, choisira une autre voie: il ne s'identifiera plus, dès lors, à des Esseintes, mais à Durtal(23).

(23) Les jugements qui sont prêtés à des Esseintes sont bien souvent le fait de Huysmans lui-même, dont la tâche organisatrice est nettement marquée dans le livre. Par exemple, la notation, "en résumé" - qui évite de développer tel point, ou encore ces affirmations tranchantes, à peine nuancées, dont on sait que Joris-



La cause essentielle de l'échec, on l'a vu, réside dans l'erreur de départ: on ne peut pas diriger son esprit ni son âme vers le Tout-Autre en l'ordonnant aux voluptés dont sont excités les sens. Et puis, notons-le, à force d'être extraordinaire, singulière, chaque expérimentation échoue par elle-même. La tortue meurt, Auguste s'enfuit, les maîtresses bizarres ne comblent pas l'imagination ni le corps impuisant du jeune duc, le voyage en Angleterre n'a pas lieu et, à la fin du roman, la solitude elle-même est abandonnée. Car chaque invention étrange, chaque dérivatif bizarre aumal d'être, éloignent celui qui l'entreprend de sa véritable fin. Mais plus encore, l'expérimentation de chaque voie nouvelle provoque un terrible éreintement du sujet, on l'a vu, au terme duquel il ne peut ressortir qu'un plus douloureux délabrement, une névrose plus aiguë, marquée davantage par la faiblesse et les hallucinations. Au lieu d'accéder, comme le mystique, à la Réalité ultime, qui lui permet, par une miséricorde infinie, d'embrasser tout ce qui est, des

Karl était coutumier: "le monde est composé de sacripants et d'imbéciles" (p.33). Enfin, l'auteur ne dédaigne pas de prendre, comme Stendhal, quelque distance vis à vis de son héros: "les charitables réflexions.." (p.213) marque bien ce recul amusé, ironique.

Toutefois, même si des Esseintes doit beaucoup à son créateur, il n'en est pas moins bien différent, ne serait-ce que par son incapacité à produire une oeuvre d'art. Peut-on dire, en effet, que des Esseintes est un artiste? On sait la signification que des poètes comme Banville, Mallarmé - mais avant eux Gautier... - attachaient à ce mot. Des Esseintes, lui, ne crée rien; il modifie, tout au plus, il aménage des décors, provoque des situations propices à la rêverie.

Esseintes se dégrade, s'égare en lui-même, dans les cauchemars qui naissent de son individualité, dans les métamorphoses où se composent et s'anéantissent les trompeuses apparences. Et si le cauchemar est susceptible d'une interprétation psychanalytique - , aujourd'hui, qu'est-ce qui ne l'est pas ? -, il faut d'abord le considérer comme une réponse menaçante des puissances d'en bas, après que l'équilibre de la personne a été délibérément rompu.

A Rebours serait donc la découverte que l'imaginaire n'est pas la solution à la quête de l'absolu. L'imaginaire qu'utilise l'artiste doit être ordonné à l'art - entreprise tournée vers sa fin, qui est la réalisation d'un objet - mais à un art qui affirme l'existence et la possibilité d'une beauté sans cesse à découvrir. Mais la beauté elle-même n'est pas la fin ultime : cela Huysmans le pressent et le laisse entendre à propos du plain-chant dont chaque livre ultérieur essaiera d'approcher le mystère. Car le plain-chant saisit l'âme et ne l'anéantit pas, la soulève et, en attestant d'une haute réalité, la libère.

De plus, l'imaginaire n'est pas neutre; il est le lieu où règne une puissance qui n'est pas fictive, dont La-Bas, un peu plus tard, révélera l'effroyable et dérisoire empire. Or il est deux expérimentations que des Esseintes n'ait pas tentées, ou n'ait fait qu'effleurer : celle de l'amour et celle de la souffrance. L'une et l'autre sont mystérieusement liées dans le mystère de la Croix, qui donne tout son sens à la souffrance. Mais des Esseintes qui a de l'homme une vue tronquée - pour le héros d'A Rebours, l'homme est formé d'un corps sensible aux voluptés et d'une intelligence spéculative, mais non point d'une intelligence appelée à la contemplation de Celui qui est, ni de ce que l'on est convenu d'appeler, avec la Bible, un "coeur" - , des Esseintes choisit de faire le mal, tirant, de la réussite de ses opérations, une tout intellectuelle jouissance. C'est ce

qu'illustre le "terrible chapitre VI", dont le chiffre, écrit Huysmans, "correspond, sans intentions préconçues, à celui du commandement de Dieu qu'il offense"(24). Or à qui a choisi de refuser l'Amour, il n'est bientôt plus d'issue que dans la "perversion diabolique", selon la parole même du Christ; "Celui qui n'est pas avec moi est contre moi". Néanmoins le livre ne se clôt pas sur le désespoir : c'est peut-être ainsi qu'il faut lire l'émouvante prière qui l'achève.

La souffrance, des Esseintes avait entrevu qu'elle pouvait être le commencement d'un nouvel état : à l'issue de l'épreuve chez le dentiste, qui rend compte d'une victoire du personnage sur lui-même et non plus d'une nouvelle complaisance pour un secret penchant, une illícite tendance, des Esseintes accède à une véritable joie qui, malheureusement, n'aura pas de suite. Et pourtant le personnage s'est creusé, et, en faisant table rase, en allant "à rebours" vers l'idéal esthétique - et religieux - du Moyen-Age, il s'est préparé à entrer plus avant dans une chaîne de causalités qui mèneront Joris-Karl, et non plus des Esseintes, à la porte du sanctuaire. Les pages sur l'art chrétien, d'ailleurs, qui paraissaient "avoir été (...) écrites par un catholique"(25), indiquaient déjà la voie qu'il fallait suivre et quelle était la solution vainement cherchée. Il suffisait d'aller plus avant, ce que le héros d'A Rebours ne pouvait faire, ayant accumulé les obstacles sur son chemin. Or ce qu'entrevoit Huysmans, à ce moment, c'est l'ordre dont l'Eglise témoigne, qui est au-delà du temps. Et des Esseintes constate que l'Eglise a remporté sur l'éphémère, une victoire, dont chaque objet de culte, chaque monument, constitue une preuve éclatante en faveur de la Vérité qu'à travers l'histoire, sans jamais varier,

(24) p. 15.

(25) p. 121.

elle a hautement affirmée.

Ces constatations ébranleront le scepticisme du héros, mais jamais le pas nécessaire ne sera accompli. D'ailleurs des Esseintes n'entre pas profondément dans le mystère de l'Eglise, dans la réalité surnaturelle dont les oeuvres d'art, même les plus achevées - en premier lieu le plain-chant - ne constituent que de pauvres et maladroits signes, quelque splendides qu'ils puissent paraître.



Ce livre ne saurait être détaché de ceux qui l'ont suivi. "Comment apprécier d'ailleurs, l'oeuvre d'un écrivain, dans son ensemble, si on ne la prend dès ses débuts, si on ne la suit pas à pas" ? s'interroge Huysmans. Jalon d'un itinéraire spirituel, le livre découvre déjà, à qui veut bien l'entendre, la faillite d'une entreprise qui s'est prise elle-même pour sa fin. Quand l'expression, qui sert de titre au roman apparaît-elle ? Lorsqu'il s'agit de définir le sadisme qui gît, écrit l'auteur, "dans l'inobservance des préceptes catholiques qu'on suit même à rebours..."(26).

Les expérimentations des sens, auxquelles des Esseintes s'est livré, ont bien été un itinéraire vers l'inconnu, une douloureuse quête de l'absolu, qui a débouché sur plus de solitude et de névrose. Mais elle n'en est pas moins le négatif, si l'on peut dire, d'une autre quête, qui se fera, cette fois, vers la lumière, conduite par le mystérieux appel de la grâce. Et, par des Esseintes interposé, Huysmans ne voulait-il pas appeler le Tout-Autre qui se dérobe ? Aussi convenait-il de le défier par tous les moyens, de provoquer, - si tant est qu'il eût bien existé ! -, sa mansuétude !

(26) p. 202.

En ce cas, livre de la distance, qui marque l'éloignement de la divinité, A Rebours est aussi le livre de la proximité : celui qui se met en marche n'est pas éloigné de rencontrer ce Dieu dont l'entretenaient les Jésuites, ces maîtres admirés et détestés, dont, chaque fois qu'il songe à l'Eglise, le souvenir le hante.

Philippe DELAVEAU

